

De mes beaux jours enfuis je humais les arômes ;
 Je voulais oublier et ne le pouvais pas.
 Et mon esprit, devant mille rians fantômes,
 Voulait retourner sur ses pas.

Je méditai longtemps, absorbé, tout morose
 L'avenir qui jadis m'avait toujours souri,
 L'avenir qui m'avait paru riant et rose,
 N'était plus qu'un gazon flétri.

Et devant cet état que j'ignorais encore,
 En face d'un passé doux et resplendissant,
 Je disais : " Du bonheur c'est peut-être l'aurore,
 Et c'est peut-être le couchant. "

Tout à coup, j'entendis gémir une fauvette
 Appelant ses petits trop timides encor ;
 Et la tendre couvée, hésitante, inquiète,
 Faible, n'osait prendre l'essor.

Je la vis regarder vers la voûte azurée,
 S'agiter, et pousser de petits cris joyeux,
 Et s'élancer, d'une aile encor mal assurée,
 Chantant, gazouillant, vers les cieux.

Et mon cœur me disait : " Quittons ce doux bocage.
 C'était le tendre nid ; il est temps de voler.
 Dieu m'appelle vers lui dans un divin langage :
 Marchons vers le ciel sans trembler ! "

Alors j'allai, le cœur plein d'émotions vives,
 Sur un ais du lambris écrire mes adieux ;
 Et m'éloignai, pensif, de ces aimables rives,
 En y tenant fixés mes yeux.

Ces tendres oisillons ont-ils connu l'orage ? -
 Ont-ils été poussés vers des cieux incléments ?
 Je l'ignore . . . Pour moi, sur un sacré rivage,
 Je n'ai vu que des jours rians.